

René Kochmann

Septaine

SOLEIL TRANCHÉ

Le pain, travail à faire, est sur la planche & le soleil, tâche accomplie, est sur la mer.

Tous deux – soleil & pain – rêvent d'être mordus, mâchés & avalés. Rêveront-ils aussi d'être rêvés ? Celui à qui on coupe la parole est-il distinct du gosse auquel on tranche une tartine ? Cet autre gosse à qui on coupe oreille ou langue, est-il castré aussi ? Toute alliance est combat. Entre tout rêve & tout trognon de pain, existe-t-il une similitude ?

Le pain, travail à faire, est sur la planche & le soleil, tâche conclue, est sur la mer. Pourtant, on n'entre pas dans tout ce que l'on est sans se prendre à témoin, sans prendre son prénom pour bouclier...

CRITIQUER SON FRUIT

Un jour, on exila quiconque désirait être chef de tribu & donneur de leçons. On avait pourtant su presque par cœur l'acabit d'une neige de juin. On vivait vers le sud d'un pays où l'eau du lavabo tourbillonne à l'envers. Le comble du soleil était au nord. Peu après, on allait mettre son regard sous son pied pour mieux voir dans sa tête une armada d'étoiles.

Comme – partout ailleurs – depuis longtemps défunts, des astres morts nageaient, la nuit venue, dans des tasses à café, dans des torrents à truites.

On chantait peu. On chantait faux. Même à contre-courant, nul ne croyait au lendemain, mais n'osait pas le dire à son usine ou bien au fleuve le plus proche. En fait, on ne savait parler de soi. Archipel éloigné, on se prenait pour un îlot. Chacun semblait une contrée sans nom, une corvée sans mains & n'osait tutoyer ni autrui ni soi-même. On contraît son désir de sagesse. On hésitait sur son visage. On se croyait personne triple ou nulle. Une algèbre nouvelle était en train. Sous un tilleul définitif, on but du thé, on mangea du chien sombre afin que, quelque part, une fleur se décide à critiquer son fruit.

ÉCLATS DU RIRE

Comme un sou neuf, un astre sonne en direction de l'Allemagne. Et qui tenait, (ou qui tient mon regard) dans cette direction germane ? Malgré sa peau rayée, le zèbre que je suis ne peut se faire tigre. Il vaut donc mieux avoir construit sur une autre hypothèse, peut-être plus coupante. Voilà pourquoi on a bâti cette maison sur le fil d'un rasoir. On l'a nommée pays, État, patrie. Mais ce logis n'était – obstacle obscur – qu'un court éclat de rire. Un jour pourtant, peut-être on marchera, cosmos serein & fraternel, sur

le visage du soleil.

TUER LE TEMPS

Entre deux eaux nagent nos souvenirs. Depuis peu, on comprend qu'ils sont parfois algues toxiques.

Notre appétit nous rend de plus en plus semblables à des loups. Un rasoir trop coupant reste pendu au mur. On vient d'atteindre l'âge qui tranche par la faux entre oubli & mémoire. On est alors si loin de tout qu'on avale le vent. On est pourtant si près de notre faim qu'on tue le temps pour le manger.

MON CORPS EST UN PAYS

Mon corps est un pays. Je tombe dans la mer plus d'une fois par nuit : mer méditerranée sempiternelle & non cet océan épisodique où mon regard se baigne sans mon corps. On ne sait pas donner de l'importance à ce qui fait ma vie. On sépare ma tête de mon torse.

Choses & mots sont pris au mot ou bien au dépourvu & demeurent captifs d'un tourniquet perpétuel. On croit entendre ce qu'on voit & l'on regarde tout d'une oreille attentive.

Pourtant, rien n'est entier. Le cache-sexe du nageur a pu être volé. Mais pour autant, faudrait-il transformer le goût ou le besoin de la rapine en permanente controverse de terroir ? Un habit minimal n'est pas un territoire. On voit des gens qui vivent sur le sable. Mais ce sable nombreux n'a pourtant rien à voir avec le nombre des étoiles.

Car ce sable, ils le font relever de l'ordre du profane. Ils ont d'ailleurs souvent levé les bras pour qu'on les emprisonne ou afin de montrer qu'ils s'en vont transpirer bien au delà du sang. Certains d'entre eux, avec un tatouage sur le bras, ont dû jadis aller plus loin que leur sueur. Le nom Auschwitz peut-il devenir verbe ?

EXACTS MENSONGES

Un épiderme a déclaré la guerre au fiel. Sans obstacle, on marche, silencieux, en terrain découvert. Combien de meurtres, de vols ou de viols se combinent sans fin dans ces estaminets du songe où, contre un mur d'arrière-cour, juste après avoir vidé sa chope, on vient pisser sa bière. On se croit à Dublin ou dans le grand Melbourne. En fait, on rêve son passé au lieu d'en conserver le souvenir. Ce passé, tant qu'on reste endormi, se crispe dans les os & les muscles.

Sur la piste des lions, on marche à pas de Sioux. On cherche à faire de son rêve un ami de son pain. Au ralenti, un réverbère s'est brisé en tombant sur la lune. Mais nul ne croit ce que je dis : j'espère vivre encore un peu pour narrer plus longtemps d'autres exacts mensonges.

ÉPILOGUE ?

Serait-ce un épilogue ou, malgré tout, quelque commencement ? Le fin &

long (ou bref) museau du dire ? Un poème, à la longue, arriverait à devenir comme une sorte de renard vous mordant l'abdomen ? Mais alors, attention : avec ou sans nervosité, ce genre de morsures se surajoute aux blessures du temps. Ne vit vraiment que ce qui se revit ? Nourrir ou non de mots le tremblement de son identité... Paire ou impaire, vient ou va l'écriture, ainsi que vie doublant la vie... Lors de l'accès à son presque ultime parcours, le souci de ses nerfs salue l'artiste. Il en faut plus pour déchirer l'élan du sol, pour y ouvrir un fleuve neuf et y faire s'ourler des rires et des rives dont l'azur se calcifie à la va-vite.

Or, pieds enflés, pour à mon leurre dire le bonjour, pour reconnaître Œdipe au caillot de ses yeux, j'ai besoin de jeter aux orties mes cheveux, ma sueur, de respirer à pleins poumons, après la chute de la nuit, la joie d'un tamaris en fleur, d'inhaler à jamais le cri, d'évidence muet, des plantes qui m'aimaient. J'en ai besoin, envie, pour mieux, dans le quartier où je vivais, me souvenir encore du jardin près du phare, où la pente de l'herbe et sa pointe torturée par le vent descendaient doucement sur le spectacle plutôt bleu du port pareil à un couteau de mer... Plus tard, prendrait valeur de signe déchiffré le tissu gris des rues et des maisons à tuiles, constamment poignardé... Plus tard, prendraient valeur d'excès l'espèce de santé où mon sang comprenait – soleil boxeur & musical – le rythmique remugle de l'instant, l'espèce de beauté où ma vie rencontrait ma vision dans l'hygiène du mistral.

Le thoracique choc qui semblait quelquefois résumer un bonheur virulent n'était peut-être que sanglot. Déjà, mais vaguement, je savais bien que le Pharo, voisin de ma maison d'alors, voisine aussi avec les morts... Mais il m'aura fallu du temps pour me resituer très au delà de ce simple savoir, du temps pour -avec une lenteur qui ne s'arrache plus à moi- éprouver tout le sens, collé contre mon deuil, et toute la saveur salée du mot « *dépositaire* ».

Oui, oui, plus tard, je comprendrais que tous mes jeux d'enfant dans ce jardin public & tout ce que – dans ses allées – j'ai pu extraire de mes songes, de mes livres, toutes mes promenades maternelles avec mes fils encore jeunes, tout conduisait, tout débouchait (se concentrait) sur ce casier tiré du mur, où m'attendait, en fait depuis toujours, le visage dernier de mon père transporté là comme un colis, mis là au réfrigérateur, avant d'être placé sous la lavande & le calcaire caillouteux, pour y pourrir loin de l'odeur de la lumière.